

Trentième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Si 35, 15-17.20-22 ; 2 Tim 4, 6-8.16-18 ; Lc 18, 9-14

Jésus aurait-il quelque chose contre le jeûne ? Il l'a lui-même pratiqué sans modération et a seulement recommandé, en d'autres circonstances, de ne pas en faire tout un plat. Quant à consacrer le dixième de vos revenus au denier du culte, soyez assuré que ni lui ni votre évêque ne vous en tiendront rigueur.

Alors ! Que reproche-t-on à ce malheureux pharisien ? Il se regarde ; il se contemple ; il s'admire ; il se compare... mais en choisissant soigneusement ses références, à son avantage bien sûr. Il croit prier et semble rendre grâce à Dieu mais en fait il n'en attend rien; il n'a rien à lui dire sinon : « Tu as bien de la chance que je sois là, si bon, si généreux, en un mot si saint ! » Et cette prétendue sainteté, il ne la doit bien entendu qu'à lui-même, à sa rigoureuse, scrupuleuse observance de la Loi de Moïse. "Il prépare des épis que le Moissonneur divin n'aura plus qu'à ramasser". (A Gelin pss, "Les pauvres que Dieu aime" pp 137 sq) Tous les symptômes sont là : nous avons affaire à un cas exemplaire d'orgueil, une des maladies spirituelles les plus dangereuses.

Il y a une grande différence, explique saint Augustin, entre l'orgueil et les autres vices: c'est que les autres vices nous font commettre des œuvres mauvaises tandis que l'orgueil, lui, s'attaque de préférence aux œuvres bonnes pour les corrompre. (cf Père Molinié, recollection 02-1975, 1ère conférence *). C'est d'ailleurs ce qui en rend souvent le diagnostic si difficile surtout pour l'intéressé.

Paradoxalement, Jésus lui oppose un publicain, le type même de l'homme peu recommandable et encore moins fréquentable. Mais celui-ci a l'avantage d'être suffisamment conscient du mépris dont il est l'objet pour ne pas se faire d'illusion. Il n'endurcit pas son cœur, ne prétend pas avoir raison. C'est justement cette humble lucidité qui le sauve parce qu'elle touche le Cœur de Dieu. Jésus reconnaît en lui un de ces "pauvres" « qui ont conscience de leur impuissance à satisfaire leurs aspirations vers le règne de Dieu » (Lagrange "L'Évangile de Jésus-Christ" Paris 1936 p 142), qui sont « convaincus de leur indigence spirituelle et de leur besoin de Rédemption » (Feuillet - "La Vie spirituelle" déc 1945) C'est précisément le salut de ces brebis-là qui est le seul motif de l'Incarnation du Bon Pasteur.

Mais il n'est pas donné à tout le monde d'être un publicain ! Faut-il donc avoir commis "tous les crimes possibles" pour espérer toucher le Cœur de Dieu ? Comment échapper et à l'arrogance orgueilleuse du juste et à l'obstination, à l'endurcissement également orgueilleux du pécheur ?

Saint Benoît, parmi ce qu'il appelle "les instruments des bonnes œuvres", ou "les outils de l'art spirituel", nous indique deux traitements simples et efficaces pour être protégé sinon vacciné contre ce virus mortel de l'orgueil :

« Si l'on voit quelque bien en soi-même, l'attribuer à Dieu non à soi; mais le mal, savoir qu'on en est toujours l'auteur et le réputer sien. » (Règle de saint Benoît IV 42-43)

Et comme nul n'est à l'abri de quelque tentation insidieuse, comme le pèlerin russe, n'hésitons pas à reprendre inlassablement la prière du publicain : « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis. »

Ou encore cette prière d'un inconnu cité par Adolphe Retté, un poète symboliste et anarchiste converti, dont l'autobiographie intitulée : « Du diable à Dieu » montre qu'il n'avait aucune illusion sur ce dont il était capable : "Mon Dieu, accorde-moi la grâce du silence. Et si aujourd'hui je me trouve en péril de considérer autrui comme un crapaud, fais que je me souvienne tout de suite que je suis une vipère" (anonyme cité dans A Retté, « L'étoile du matin » p 223)

A propos des Cathares, cette version médiévale aggravée du pharisaïsme, voici ce qu'écrivait Marie Noël :

"Cette religion des Cathares sans Crèche, ni Croix, sans prière ni Grâce... Ces « parfaits » qui rejettent toute vie imparfaite... ces Purs qui s'efforcent de sauver Dieu et lui opposent un autre créateur pour le justifier du Mal dont la Création l'accuse et ôter de dessus Lui le Péché du Monde... En vérité, tout cela me semble grand.

Trop grand.

Je me suis toujours éloignée de ce qui, devant Dieu, manque de misère... « Si je dois me glorifier, ce sera de ma faiblesse » et « Sa Grâce me suffit ».

Rien ne me paraît plus beau, entre Dieu et l'homme, que ces relations magnifiques du Péché et de la Grâce... le Péché, cette grande blessure, ce grand cri – l'Eglise, avec David, ne chante guère autre chose – et la Grâce, le grand amour qui entre par cette plaie.

Je ne voudrais pas, oh non ! être sans péché. Je ne voudrais pas, à Dieu, fermer cette porte grande ouverte.

Misère... miséricorde. Toute la religion du Christ tient dans ces deux mots-là... (Notes intimes, Stock 1959, p 285)